

CHAPITRE PREMIER



Le règne

Le 10 mai 1774, les Français furent un peuple heureux. Pour la première fois depuis bien des années, la nation avait un roi et une reine selon son cœur. Louis XVI, malgré un rôle effacé à la cour de son grand-père, avait montré déjà des qualités solides et vraiment royales. On lui savait une honnêteté absolue, un sentiment profond des obligations de la couronne, l'amour de la justice, la crainte des favoris, tout le contraire, semblait-il, de ce roi que les huées populaires accompagnaient à Saint-Denis. Peu d'extérieur, il est vrai, des manières gauches et le sang lourd ; beaucoup de lenteur dans cet esprit juste et pondéré. Mais ces défauts ne pouvaient paraître bien graves comparés à ceux du prince trop séduisant dont le règne finissait. La Reine avait d'ailleurs, tout ce qui manquait au roi et semblait née pour plaire au goût national. Brillante, vive, spirituelle, presque belle, aimant les fêtes et le plaisir, à la bonté de son mari joignant la grâce, moins prévenue contre les favoris, mais n'ayant pas fait de mauvais choix, Marie-Antoinette attirait les cœurs en charmant les yeux. Quatre années de Versailles avaient transformé la petite princesse allemande, reçue à Strasbourg en 1770, en une femme française accomplie.

Pour qui songeait à la politique, le nom de la blonde Reine signifiait paix et prospérité. Le mariage du Dauphin, un des grands actes du ministère Choiseul, avait éteint, au moins en apparence, la rivalité des Maisons de France et d'Autriche et assuré le pays contre le retour de guerres malheureuses. Si le parti français de la Cour, se réclamant des traditions anciennes, regrettait encore le choix de cette archiduchesse, l'opinion publique, déjà mêlée aux affaires, y portait moins de prévention et attendait de juger aux résultats le nouveau « système ». Quelle joie d'ailleurs de voir fini un règne de maîtresses, de saluer une femme vraiment aimable sur ce trône des Bourbons, où les reines tenaient depuis longtemps si peu de place ! N'en devenait-il pas plus brillant et plus solide ? Ce fut, dans le royaume, un élan universel d'admiration et d'amour, tant il y avait d'espairs mis en ce jeune roi et plus encore en cette jeune reine.

Comment ce beau rêve s'évanouit-il ? comment les acclamations de l'avènement se changèrent-elles en murmures, puis en malédiction ? comment une reine adorée de tout un peuple perdit-elle son affection avant de mourir de sa haine ? comment celle qui paraissait douée pour relever le prestige de la Monarchie aida-t-elle à en précipiter la chute ? C'est là un des plus tristes problèmes de l'histoire, mais qui ne demande, pour être résolu, que de l'impartialité et de la franchise.

Il n'est pas impossible aujourd'hui, à plus d'un siècle de distance, de parler sans passion et sans illusion des années qui ont préparé la Révolution française. On peut raconter ce passé déjà lointain avec le respect qu'impose le souvenir d'une grande âme et d'un long martyr ; mais il y faut porter aussi la sérénité d'esprit qui ne recule devant aucune vérité

et sans laquelle on ne pourrait comprendre l'enchaînement fatal des événements.

Le règne de Marie-Antoinette débute par la fête et l'union des cœurs. La Reine et la nation sont venues l'une à l'autre et se sont charmées. À la Muette, Louis XVI a fait ouvrir au public le bois de Boulogne, toujours fermé auparavant pendant les séjours de Louis XV ; Marie-Antoinette s'y montre sans gardes ; elle parcourt les allées à cheval ou à pied avec la princesse de Lamballe, parlant à tout le monde, caressant les enfants, recevant elle-même les placets des solliciteurs. Une procession de voitures emplît les routes ; les Parisiens vont saluer leur jeune souveraine et apprendre à l'aimer.